

De Caracas à Rome : l'histoire d'Arturo Sosa

Entrevue avec le nouveau supérieur général de la Compagnie de Jésus

Deux jours après l'élection, l'équipe des communications de la Congrégation générale a rencontré le P. Arturo Sosa, SJ, pour lui donner l'occasion de parler de sa vie et de sa pensée. L'entretien cherche à faire connaître le Père Général à partir de ses propres mots. Il est conçu pour rejoindre tous les jésuites et tous ceux et celles qui, de par le monde, font partie de la grande famille ignatienne.



Sur son élection comme Père Général

Comme tous les électeurs, je suis arrivé à la Congrégation en me demandant qui seraient les meilleurs candidats pour la charge de Général et, évidemment, je ne m'étais pas mis sur cette liste. Le premier jour de la *Murmuratio*, j'ai commencé à recueillir de l'information sur ceux que je voyais comme candidats. Le 2^e jour, j'ai commencé à sentir qu'on me posait des questions sur moi et qu'on en posait à d'autres à mon sujet. Le 3^e jour, j'ai senti un malaise parce que les questions étaient beaucoup plus directes; le 4^e jour, encore plus.

Durant les trois derniers jours de la *Murmuratio*, j'ai parlé avec 60 personnes et plusieurs me posaient des questions sur ma santé. Alors j'ai commencé à me faire à l'idée que ça pourrait arriver... tout en priant pour que les compagnons prennent vraiment au sérieux ce que dit saint Ignace : entrer dans la salle où se fait l'élection sans une idée déjà arrêtée. Le jour de l'élection, en entendant la lecture des bulletins, j'ai accepté ce qui arrivait, avec l'intuition profonde que je devais avoir confiance au jugement de mes frères et non pas au mien. S'ils m'ont élu, c'est qu'ils avaient leurs raisons, je suis prêt à répondre à cet appel du mieux que je peux.

Dans le cadre de cette élection, je pense qu'ils m'ont choisi à cause de l'expérience que j'apporte, aussi bien au niveau local qu'au niveau de l'apostolat international. Sans aucun doute, mon travail à Rome ces deux dernières années a eu de l'importance. Mais, surtout, je pense que je suis parmi les nombreux jésuites qui, en Amérique latine, ont essayé de mettre en pratique ce que les Congrégations ont promu au cours des 40 dernières années. C'est comme ça que je comprends leur choix; une confirmation de la direction de la Compagnie de Jésus prise avec le P. Pedro Arrupe. Personnellement, je pense être comme beaucoup de jésuites de ma génération.

I – Toile de fond

La famille

Je suis né en 1948, durant la très courte période de démocratie qu'il y eut au Venezuela au cours de la première moitié du 20^e siècle. C'était le 12 novembre et le 24 du même mois, il y a eu un coup d'état contre le premier président élu de manière démocratique dans le pays depuis l'indépendance. Mes grands-parents ont vécu dans la grande pauvreté, mais mon père était de la génération qui a construit le pays. Je suis arrivé au cœur de cela, mais mon frère lui, est né dans une période de grand appauvrissement dont nous vivons les conséquences encore

aujourd'hui.

Nous vivions dans le cadre d'une famille étendue, partageant nos espaces de vie entre diverses générations. Ce fut très important pour moi, ce « vivre ensemble ». Nos maisons n'avaient pas de clôtures entre elles, il n'y avait pas de distinctions entre un jardin et un autre : nous vivions les uns avec les autres. C'était une famille très catholique qui, par ailleurs, n'exprimait pas beaucoup son caractère religieux. C'est dans cet environnement que j'ai appris à voir la réalité depuis la perspective de celui qui vise à aller de l'avant, celui qui sait que les choses ne sont pas nécessairement telles qu'elles paraissent. J'ai grandi en luttant toujours pour aller un peu plus loin, plus avant, que ce qui était déjà là.

En ce sens, dans ma famille nous étions très sensibilisés à la réalité et convaincus de l'importance des études. On m'encourageait beaucoup à connaître l'ensemble de la réalité, à m'ouvrir au monde, à apprendre des langues par exemple. Mon père était un homme très attentif; il voyageait beaucoup à l'extérieur comme à l'intérieur du pays. Si à l'époque il n'y avait que dix personnes au Venezuela qui lisaient la revue *Time*, il était de ceux-là. Il était économiste et avocat et il avait été deux fois au gouvernement. Souvent il m'invitait à l'accompagner dans ses périples à l'intérieur du pays. Quand nous arrivions dans une ville que je ne connaissais pas, il me disait toujours : « On va prendre le bus de *circunvalación* (ligne qui fait le tour de la ville) : il m'expliquait alors tout ce que nous voyions de la ville. C'était une manière de m'ouvrir les yeux à une réalité toujours plus large, à ne pas rester enfermé dans ce que je connaissais déjà.

Le collège

L'autre environnement dans lequel s'est déroulée ma jeunesse a été le Collège San Ignacio, à Caracas. J'y suis entré en maternelle quand j'avais 5 ans et j'y ai passé 13 années jusqu'à la fin de mon baccalauréat. Mon père lui-même avait été un élève de ce collège. C'était à l'époque où de nombreux jésuites travaillaient dans les collèges de la Compagnie, en particulier les jeunes jésuites, les régents¹ et des frères. Pour moi, le collège était un deuxième chez-moi. D'après ma mère, c'était surtout là que je vivais puisqu'elle trouvait que je n'étais jamais à la maison! Il y avait au collège des activités depuis le lundi jusqu'au dimanche, puisque nous avions la messe au collège le dimanche. Si je suis honnête, je dirais que je ne me souviens pas beaucoup des cours de chimie ou de mathématiques, mais très bien d'avoir été membre de divers groupes comme la Congrégation mariale et l'association étudiante. Nous avions de nombreuses activités parascolaires du genre. Et cela a beaucoup à faire avec la naissance de ma vocation, l'occasion que j'ai eue de faire l'expérience que tu découvres le sens de la vie quand tu te donnes, quand tu dédies ta vie pour les autres.

II – Itinéraire jésuite

Ma vocation

J'ai rencontré les jésuites au collège, et je n'ai jamais eu le moindre doute sur ma vocation à la Compagnie. Je ne la voyais pas d'abord liée au sacerdoce, mais comme une vocation « jésuite ». Plus précisément, dans ma mémoire, les jésuites qui m'ont beaucoup impressionné étaient les frères. Il y avait de nombreux frères dans la Province du Venezuela. Concrètement,

¹ Les « régents » sont des jeunes jésuites en formation qui sont impliqués dans une activité apostolique de la Compagnie, dans ce cas-ci, un collège, entre deux cycles d'études universitaires. Cette étape s'appelle la « régence ».

à l'école, il y avait des frères cuisiniers, et celui qui organisait les bus ; le chauffeur était un frère... et il y avait les frères enseignants. Les classes des niveaux élémentaires étaient souvent sous la responsabilité de frères qui étaient vraiment des pédagogues. Les frères et les régents étaient ceux qui, véritablement, nous accompagnaient. Les prêtres, nous ne les voyions pratiquement pas!

Mon intérêt pour la Compagnie est né dans ce contexte, également très nourri par un regard fort sur la situation du pays. Je pensais qu'on pouvait faire quelque chose à propos de notre condition nationale et le meilleur endroit pour le faire, selon moi, était la Compagnie. Ma génération a été très sensible aux besoins de poursuivre la construction du pays ; mes autres compagnons de groupes ou de la Congrégation mariale ont été médecins, ingénieurs ; ils sont allés en Amazonie par exemple. Nous avons un fort sentiment de foi en un projet pour notre pays, un projet de société.

Le temps du Concile

Le Concile a été très important pour moi. Ce fut certainement une « bonne nouvelle ». Nous l'avons suivi comme un roman. La Congrégation mariale était le milieu où notre réflexion reliait le social avec le spirituel, et c'était là que nous lisions les documents du Concile qui ont alimenté nos groupes de réflexion hebdomadaires pendant quatre ans. Nous suivions l'évènement pas à pas.

C'est à ce moment-là qu'a eu lieu l'élection du père Arrupe. C'était une autre bouffée d'air frais. Arrupe a été choisi quand d'autres collégiens et moi-même étions en train de discerner si nous allions entrer dans la Compagnie. À l'école, la relation historique avec les missions jésuites du Japon et d'Ahmedabad, en Inde, était déjà bien ancrées. Donc, le choix d'un missionnaire au Japon comme supérieur général des jésuites était très symbolique et important pour nous.

Au noviciat, nous avons le livre des décrets de la 31^e Congrégation générale, et nous le lisons plus que l'ouvrage du père Alonzo Rodriguez²; nous l'étudions. Puis vint la lettre de Rio³, qui coïncidait avec la réunion de la Conférence des évêques d'Amérique latine à Medellin. Quelque chose de semblable au Concile. Nous vivions de près toute la dynamique et la réflexion en cours. Les documents préparatoires de la conférence ont été pratiquement transformés par une dynamique qui venait de la base, comme un cri qu'il fallait entendre. Les gens disaient eux-mêmes que nous devons changer, et cela était un grand encouragement pour l'Église d'Amérique latine, et pour l'Église du Venezuela.

Je dois dire que l'Église vénézuélienne était une Église très fragile ; c'est pour cela que le Concile a été si important pour nous. L'Église au Venezuela a été pratiquement anéantie au cours du 19^e siècle. Nous sommes dans une société beaucoup plus laïque que le Mexique ou la Colombie, beaucoup moins explicitement religieuse. De plus, elle a été durement touchée et expropriée par les gouvernements. C'est pour cela que les jésuites sont venus au Venezuela ; ils ont été appelés pour travailler au séminaire diocésain, pour former le clergé de cette Église pauvre et fragile qui n'avait pas de vocations. C'est là le contexte de Vatican II, de la lettre de Rio, de Medellin. C'est une manière de dire que l'Église a trouvé sa force dans les gens eux-

² Auteur d'un livre de spiritualité classique utilisé durant des siècles pour la formation des jésuites, en particulier durant le noviciat.

³ Quelques mois avant la Conférence des évêques de Medellin, les Provinciaux des jésuites d'Amérique latine, réunis avec le Père Arrupe, ont adressé une lettre à la Compagnie, appelée "Lettre de Rio" (mai 1968) qui sera une clé pour stimuler l'engagement de la Compagnie dans la défense de la justice sociale en Amérique latine.

4mêmes, qu'elle a trouvé sa force dans la foi du peuple. Nous devons vivre de cette foi qui sera en mesure de générer une autre Église.

La régence au *Centro Gumilla*

A cette époque, la Compagnie crée des Centres de recherche et d'action sociale en Amérique latine (CIAS) poussant les jésuites à se former dans les sciences sociales. Beaucoup de compagnons ont été envoyés étudier l'économie, la sociologie, l'anthropologie, et ils ont commencé à former des groupes de recherche et de travail. Le premier des CIAS au Venezuela, on l'a appelé *Centro Gumilla*, du nom d'un jésuite qui a parcouru l'Amazonie et a écrit de nombreux ouvrages sur l'anthropologie botanique. Ce groupe a commencé juste au moment où je venais d'entrer dans la Compagnie ; comme novices nous avons dû aider à la création de la bibliothèque. Déjà j'avais hâte d'étudier les sciences sociales ; tout ce contexte était très motivant.⁵

Quelques années plus tard, les provinciaux ont commencé à envisager la possibilité d'envoyer des régents en dehors des écoles et j'ai eu la chance d'être envoyé au Centre Gumilla de Barquisimeto. Ce centre s'occupait essentiellement des coopératives paysannes dans les secteurs où vivait cette population. D'autres compagnons sont allés dans des paroisses. La Province avait l'idée d'offrir aux jeunes jésuites des possibilités nouvelles, différentes de celles des apostolats traditionnels.

Théologie à Rome

C'est avec quelque réticence que j'ai dû venir à Rome parce que, au Venezuela, il n'y avait pas de possibilité d'étudier la théologie. Nous aurions voulu étudier la théologie au Chili ou en Amérique centrale, car à cette époque ces théologats étaient des lieux vivants, dynamiques, aux niveaux politique et religieux. En réexaminant cette époque, je suis reconnaissant d'avoir été obligé de venir à Rome, sinon je n'aurais jamais connu l'expérience d'une vie intense avec des jésuites de 30 pays différents. Certes, j'étais dans une université qui proposait une théologie très traditionnelle, mais les personnes et l'environnement étaient très vivants. En Italie, j'ai eu de bonnes relations avec des groupes qui formaient des communautés chrétiennes. Ces années ont été une clé de mon ouverture à d'autres points de vue sur la société, l'Église et la Compagnie.

Mon groupe a insisté pour que nous fassions la 4^e année de théologie au Venezuela ; le père Arrupe – appuyé par le père McGarry – a été très compréhensif. Après la création du *Centro Gumilla*, un ensemble de communautés religieuses s'est concerté, au Venezuela, avec la perspective de créer une faculté de théologie ; et nous avons eu une année de séminaire intensif adapté.

III- Sciences politiques

Université centrale du Venezuela

Comme c'est souvent le cas, il nous faut toucher à tout ; pendant notre dernière année de théologie, nous travaillions aussi. À cette époque je faisais principalement des activités

⁵ Le P. Gumilla, missionnaire jésuite du 18^e siècle, a fondé plusieurs communautés le long des rivières Apure, Meta et Orinoco. C'était un homme d'action, observateur perspicace de la nature et de l'anthropologie. Il est mort dans la région vénézuélienne de Los Llanos le 16 juillet 1750, après 35 ans de labeur missionnaire.

pastorales. Cette année-là nous vivions à Catia⁶ – une paroisse de la Compagnie à Caracas – et je travaillais avec un compagnon dans une paroisse située dans la vallée pendant que nous faisons les études de théologie. A la fin de cette année j'ai commencé mes études en sciences politiques à l'Université Centrale du Venezuela. Il s'agissait de l'université la plus importante du pays, où certains jésuites enseignaient et où nous avons la charge la paroisse universitaire. Il s'agissait d'une entreprise majeure pour la Compagnie, intéressée à maintenir une présence, non seulement à l'université catholique mais aussi à l'Université Centrale où il y avait une plus grande ouverture idéologique.

Centro Gumilla

A cette époque j'ai été envoyé au Centre Gumilla, et j'ai commencé à travailler à la revue SIC ; je faisais en même temps mon doctorat et je donnais des cours au premier cycle. J'ai travaillé dans ce centre social à partir de 1977 jusqu'en 1996. Quand le P. Ugalde a été nommé Provincial, je suis devenu le directeur de la revue, poste que j'ai occupé pendant les 18 années suivantes. La revue était l'organe de communication du Centre Gumilla, chargé de la diffusion du travail intellectuel, du travail de recherche que le Centre réalisait lui-même. La revue s'appelle SIC, *ainsi* en latin, parce qu'elle était née au séminaire bien des années auparavant ; plus tard elle avait été prise en charge par le Centre Gumilla.

Dans cette revue nous essayions de faire un suivi mensuel de la réalité sociale en même temps que d'encourager la formation socio-économique des étudiants, des groupes paroissiaux, des groupes populaires. Nous avons tous, en même temps, un lien fort avec l'université, où nous travaillions en dispensant des cours, ou encore avec l'un ou l'autre groupe de recherche. A Barquisimeto, nous avons créé des coopératives d'épargne et de crédit dans les quartiers périphériques et des coopératives agricoles dans les zones paysannes. Nous avons une réflexion commune très intéressante et, pendant ces années-là, je me suis occupé à lire, écrire, à discuter et à participer à diverses formations.

Université de frontière à Táchira.

Táchira est à 1000 km de Caracas, près de la frontière avec la Colombie et il n'y avait là-bas aucune possibilité de faire des études universitaires. Dans les années qui ont précédé le Concile, l'évêque de Táchira, qui cherchait comment encourager les jeunes à demeurer dans la région, eut l'intuition que ce qu'il y avait de mieux à faire serait de leur offrir un espace universitaire. Les jésuites ont aidé en créant une extension de l'université catholique Andrés Bello à Táchira, sous la responsabilité du diocèse. Vingt ans plus tard, elle est devenue l'Université catholique du Táchira.

Quand je suis arrivé à l'université elle était plus ou moins consolidée mais il fallait soutenir sa croissance tant du point de vue institutionnel que de celui de sa mission. Nous avons créé un nouveau campus, le nombre des étudiants a augmenté, mais surtout nous avons mis beaucoup l'accent sur le contact avec la réalité du milieu, clé de notre désir d'offrir une formation intégrale qui aille au-delà de l'académique.

En plus de l'université, nous, jésuites, avons à Táchira la responsabilité de deux paroisses dans la zone frontalière avec la Colombie, ainsi qu'une station de radio et cinq écoles de *Fe y Alegría* (Foi et Joie). Du côté colombien, il y a aussi des institutions de la Compagnie,

⁶ *Los Flores de Catia* est un quartier populaire de Caracas où la Compagnie de Jésus dirige l'École technique Jésus Ouvrier, l'Institut universitaire *Fe y Alegría* et la paroisse Jésus Ouvrier, là où est située la communauté jésuite où vivait le P. Sosa.

notamment des écoles de *Fe y Alegría*. Aussi la question a surgi : ne devons-nous pas faire un effort pour travailler là-bas dans un projet interprovincial et régional puisque, dans cette zone, la frontière a un caractère totalement artificiel. Il est vrai qu'il y a des raisons historiques qui expliquent le tracé de la frontière, mais des deux côtés les gens parlent la même langue, ils ont la même culture, et même les familles sont souvent répartis des deux côtés. Il s'agit de la frontière la plus perméable entre le Venezuela et la Colombie. Nous nous sommes demandés comment profiter de ce fort sentiment d'identité commune pour créer une zone apostolique qui pourrait unir les deux nations avec plusieurs types d'engagements propres à la Compagnie comme l'éducation universitaire, primaire, secondaire, le travail pastoral, le travail avec des réfugiés, etc. Nous avons réussi un travail très intéressant parce que les étudiants participaient dans les activités de la pastorale et des centres éducatifs, tandis que les autres œuvres utilisaient l'université comme centre de référence.

IV.- Leadership jésuite

Période de mon Provincialat

J'ai eu la responsabilité de Provincial quand on sentait que le vent des changements sociaux allait souffler très fort et qu'on avait besoin de renforcer l'identité de la Province. Tout était prêt pour nous ouvrir aux vocations vénézuéliennes au sein de la Province, non seulement à des vocations jésuites comme telles, mais encore à celles de tant de personnes qui s'engageaient déjà dans différentes institutions : l'université, les collèges, *Fe y Alegría* (Foi et Joie), les paroisses ; ce fut un moment fantastique, puisque tout un groupe de collaborateurs, munis d'un fort sentiment d'identité dans la mission partagée, étaient avec nous. C'est de là que vint l'idée d'élaborer un projet apostolique à long terme, jusqu'en 2020, un projet qui est encore actuel. Ces années ont été très intenses ; il s'agissait d'une réflexion remarquable pour laquelle la maison provinciale n'était que le catalyseur, car on impliquait beaucoup de gens, laïcs et jésuites. Cela a duré des années, jusqu'à ce qu'on soit arrivé aux grandes orientations de la Province.

Il fut un moment où nous avons réussi à donner à ce projet un sens de « sujet apostolique ».7 Cette expression que tout le monde emploie aujourd'hui dans le monde hispanique, on l'a inventée à cette époque au Venezuela. Là, j'ai été le tout premier Provincial à avoir l'intuition de ce que la mission apostolique ne nous appartient pas. Ce n'est pas le fruit d'une lecture, mais je l'ai expérimenté en me retrouvant avec des gens qui vivaient la mission avec une plus grande profondeur que nous-mêmes, pourtant à partir des conditions beaucoup plus difficiles que les nôtres. Certains d'entre nous, nous avons été libérés de certaines de nos occupations pour nous consacrer à ce projet; cependant la plupart de nos collaborateurs participaient tout autant au projet et devaient en même temps porter la responsabilité de leur famille, vivant parfois des situations complexes, sans pour autant réduire le niveau de leur fort engagement pour la mission. À la suite de ce mouvement, surgit la nécessité de créer des conditions pour promouvoir l'identité partagée. De même qu'il faut 20 ans pour former un jésuite par les études, des expériences et les *Exercices spirituels*, nous nous sommes mis à penser une offre de formation et d'expériences plus systématiques pour les laïcs. De là surgirent de nouvelles manières de donner les *Exercices spirituels* à toutes les couches sociales, parmi lesquelles le mouvement « *huellas* » (traces) qui se pose comme un véritable itinéraire de formation pour les jeunes. Au fond, l'idée était que l'expérience chrétienne est une expérience de

⁷ Cette expression est utilisée dans les pays hispanophone et se réfère au corps apostolique qui inclut non seulement les jésuites mais tous ceux et celles qui, avec eux, sont engagés dans le projet d'une Province ou d'une entité jésuite.

formation dans la foi qui lie l'engagement apostolique avec la formation, la vie spirituelle et la connaissance du pays.

Expériences d'articulation latino-américaines

L'époque de mon provincialat a aussi été un moment de prise de contact avec la Compagnie de Jésus et l'Église latino-américaine. Je voudrais souligner trois expériences très fortes de construction conjointe que j'ai vécues à cette époque.

La Conférence des Provinciaux d'Amérique Latine (CPAL) prit naissance alors que j'étais Provincial du Venezuela. La décision de maintenir deux Assistances⁸ était bien ancrée, en même temps que celle de créer une Conférence unique de Provinciaux pour toute l'Amérique latine. Le démarrage de la CPAL fut un pari pour l'articulation des engagements jésuites et il se fit contre l'avis de beaucoup. L'insistance du P. Francisco Ivern a compté pour beaucoup. L'Amérique latine est très grande et diverse, du Mexique à la Patagonie, cela fait déjà un long parcours, et on doit admettre que les Caraïbes n'ont rien à voir avec l'Argentine tellement elles sont différentes. Par nos efforts, nous avons dû rompre avec une très longue tradition d'Amérique latine du nord tout à fait séparée du cône sud. C'est alors que nous avons pu travailler à élaborer des projets communs.

Une autre expérience a été la naissance de l'Association des Universités confiées à la Compagnie de Jésus en Amérique Latine (AUSJAL). J'ai donc participé à l'évolution de l'AUSJAL qui est devenu un véritable réseau et cela m'a été précieux. D'un club d'amis où les recteurs se réunissaient une fois l'an pour un partage d'expériences, elle est devenue une organisation qui fonctionne comme un corps – nous l'appelions « groupe d'homologues » – promouvant des projets de lutte à la pauvreté, de leadership chez les jeunes, des projets auxquels participaient plusieurs universités. Ainsi, allait se créer le réseau au fur et à mesure. De ma petite expérience d'une université isolée à la frontière andine, AUSJAL allait être pour moi un souffle de vérité ; elle ouvrait des possibilités d'expériences, d'échange de professeurs, d'étudiants, d'idées et de projets, ce qui confère une autre dimension au sens du maintien des projets fragiles, mais significatifs.

L'autre expérience d'articulation supra-provinciale a été la naissance de *Fe y Alegría* (Foi et Joie) et sa transformation en un réseau international. Avec *Fe y Alegría*, les liens sont de longue date. En vérité, je dois avouer que j'ai commencé à connaître les bidonvilles de mon pays grâce à *Fe y Alegría*. Depuis le temps du Collège San Ignacio, quand j'étais en 6^e année du primaire – c'est à ce moment qu'est né *Fe y Alegría* – on allait déjà, encadrés par ce mouvement, dans les quartiers populaires. En classe de baccalauréat, j'aimais la biologie et j'avais eu un microscope comme cadeau de la part de mes parents. J'allais souvent au *Barrio de Petares* (quartier populaire bruyant) au Collège Madre Emilia, un des premiers collèges de *Fe y Alegría*. Lorsque je suis entré dans la Compagnie de Jésus, ma mère m'a demandé : « Que vas-tu faire avec le microscope? » J'ai répondu : « Je l'ai donné en cadeau au Collège Madre Emilia! » Le père Vélaz, fondateur du mouvement, était un personnage connu dans notre environnement; aider *Fe y Alegría*, le voir grandir et devenir un réseau international, fut pour moi une expérience de joie réelle. Les réseaux sont spécialement importants à partir des frontières, là où les ressources sont rares. C'est un privilège de voir comment l'appartenance au réseau rend possible une école de *Fe y Alegría* dans des zones très vulnérables par la mobilisation d'une force que, seul, le milieu ne pourrait réussir.

⁸ Une « assistance » est un groupe de Provinces d'une région donnée qui sont en lien avec un des « assistants » du Père Général.

Expérience au niveau du gouvernement central

J'ai vécu la 32^e Congrégation générale de la Compagnie de Jésus quand je faisais mes études à Rome. Je ne pourrai jamais oublier les mots du père Arrupe quand je l'ai entendu parler aux scolastiques du Gesù. Il racontait sa propre expérience de la Congrégation et l'importance de celle-ci pour la Compagnie. Puis, ma première expérience en tant que délégué s'est faite à la 33^e CG, où j'ai été élu alors que je n'avais que 34 ans. J'étais le plus jeune délégué de la Congrégation. Ce fut une expérience très intense, une période complexe durant laquelle il n'était pas facile de nous mettre d'accord dans la Compagnie. Nous avons alors vécu le consensus rapide sur l'élection du père Kolvenbach comme une expérience vraiment inspirante. Le nouveau Père Général s'est conduit avec brio durant cette transition pour regagner la confiance des autres secteurs de l'Église envers la Compagnie sans porter atteinte à notre désir d'approfondir les grandes intuitions de la 32^e CG. Plus tard, j'ai participé également à la 34^e CG, en travaillant sous le leadership de Michael Czerny, responsable de la coordination de la commission sur la justice sociale. Là, j'ai connu et rencontré Adolfo Nicolás, qui avait été élu secrétaire de la Congrégation.

Mon implication dans le gouvernement central de la Compagnie commence à partir de la 35^e Congrégation, lorsque le père Nicolás a créé les assistants non-résidents (certaines personnes nous ont appelés « volatiles » ou « volants »). Après avoir été élu, il m'a dit dans un couloir : « Je veux que tu participes au gouvernement de la Compagnie, mais pas à partir d'ici ». Il a nommé le P. Mark Rotsaert et moi comme assistants non-résidents et ce fut une expérience très intéressante. Nous participions au Conseil général, mais nous ne vivions pas à Rome. Nous venions à Rome principalement pendant les temps forts – réunion et retraite de quelques jours vécus par l'équipe de la curie, trois fois par année – et nous avons apporté un regard et une voix d'au-delà du quotidien. Ce fut une étape très fatigante, mais j'ai beaucoup appris, car cette expérience impliquait le maintien d'un contact avec la Compagnie universelle, au niveau du gouvernement, mais sans les échanges délibératifs comme dans les congrégations.

Quelques années plus tard, j'ai reçu de l'Assistant du P. Général un courriel me demandant : « Comment voyez-vous la possibilité de travailler en tant que responsable des maisons internationales de Rome? » Et je lui ai envoyé la réponse classique des jésuites : « Je suis entré dans la Compagnie pour faire ce qu'on me demande, pas ce que je veux, mais je pense que.... » et j'ai présenté tous les arguments pour ne pas donner une réponse favorable. Honnêtement, j'étais resté très calme, je pensais que les maisons internationales de Rome étaient hors de mes champs de compétences ; de plus, j'avais toujours été très critique à leur égard. Quelques semaines plus tard arrive la nomination. On ne m'a pas consulté à nouveau. Le Provincial m'a appelé et m'a dit : « J'ai une nouvelle que j'hésite beaucoup à t'annoncer ; j'hésite à en parler parce que je ne sais pas ce que nous allons faire avec l'université où tu travailles si tu pars. » Et donc, je suis abouti à Rome pour une deuxième fois.

Je dois dire que l'expérience de ces deux dernières années, ici, a été très intéressante. C'est très différent d'être étudiant à la Grégorienne quand on a 28 ans et de venir à 60 ans pour être responsable de 400 jésuites qui travaillent dans des maisons internationales. Cette nouvelle perspective implique qu'on connaisse les personnes de plus près, qu'on comprenne aussi les dynamiques des institutions. Je dois reconnaître les grands efforts qui ont été faits au cours des années précédentes pour renouveler les structures de ces institutions. Le rêve maintenant est qu'il y ait un consortium universitaire bien établi entre les trois institutions classiques de la Compagnie à Rome.

Au cours des deux dernières années, j'ai eu l'occasion de rencontrer le pape François quatre ou cinq fois, toujours à propos des maisons internationales de la Compagnie à Rome. La relation a toujours été cordiale et joyeuse, marquée par l'empathie à laquelle vous vous attendez de ce pape. Je pense que le message du pape François au cours des dernières années a ravivé l'enthousiasme dans la Compagnie pour ce que nous faisons, ici et un peu partout. De la même manière que le message de Benoît XVI à la 35^e CG avait été un discours important à l'époque, François, au moment où nous sommes, confirme la mission de la Compagnie que nous poursuivons. Et il nous invite même à aller plus loin, comme s'il nous disait : « Vous êtes encore loin derrière par rapport à ce que vous pourriez faire. » C'est le Saint Père : avec son exemple et sa connaissance de la Compagnie, il continue de nous confirmer en nous disant : « Continuez; c'est le bon chemin! ».

V – Et maintenant... à cœur ouvert

En se tournant vers l'avenir

Les gens me demandent comment je me sens et je réponds toujours que je suis en paix. Je suis convaincu, tout d'abord, qu'il n'y a pas de Compagnie si elle n'est « de Jésus ». Et cela ouvre deux pistes : il ne peut y avoir de Compagnie de Jésus sans une union intime avec le Seigneur, et, d'un autre côté, si la Compagnie est véritablement la sienne, nous avons confiance qu'il nous aidera à en prendre soin. Je pense que cette centralité autour de Jésus est une de nos clés : si la personne de Jésus Christ n'est pas devant nous, en nous et avec nous tous les jours, la Compagnie n'a pas sa raison d'être.

Une conséquence de cette intuition est la certitude qu'il s'agit de "sa" mission: notre mission partagée est celle de Jésus, unis à toutes les autres personnes qui ont aussi reçu cet appel. À cause de cela, deux thèmes m'apparaissent fondamentaux pour ce qui vient, des thèmes que j'ai abordés à l'occasion de l'Eucharistie d'action de grâces que j'ai présidée le lendemain de mon élection : la collaboration et l'inter-culturalité.

L'accent sur la collaboration n'est pas une conséquence du fait que nous ne pouvons faire les choses seuls; c'est que nous ne voulons pas agir seuls. La Compagnie de Jésus n'a pas de sens sans la collaboration avec les autres. Nous sommes appelés là dessus à une grande conversion parce qu'en plusieurs endroits nous vivons encore de la nostalgie de l'époque où nous faisons tout; on pense alors que la seule issue possible est le partage de la mission avec d'autres, mais on le fait avec réticence. Je crois profondément que c'est tout le contraire : notre vie a du sens en autant que nous pouvons collaborer avec d'autres.

L'autre thème est celui de l'inter-culturalité, qui vient d'ailleurs de l'Évangile lui-même. L'Évangile est un appel à la conversion de toutes les cultures pour les unir et les amener à Dieu. Le véritable visage de Dieu est multicolore, il est multiculturel et très varié. Notre Dieu n'est pas un Dieu homogène; bien au contraire. La création nous démontre de tant de manières sa diversité, combien les choses sont complémentaires les unes les autres. Si la Compagnie cherche à être l'image de cela, elle devra elle-même être une expression de ce visage de Dieu.

Je pense que, après le Concile, la Compagnie a atteint cette diversité culturelle. Nous avons su nous enraciner dans tous les coins du monde et de cela ont surgi des vocations authentiques. Vous pouvez rencontrer des jésuites, de vrais jésuites, partout, de toute couleur de peau, dans toutes sortes d'activités. Je crois qu'il y a là un signe de l'Église pour le monde. C'est dans la diversité que se fait notre lien avec Jésus et l'Évangile, et de là émane la créativité de la Compagnie, tout comme des gens avec lesquels nous partageons la mission. C'est

formidable de voir alors notre capacité à apporter notre touche spécifique au message qui, lui, est le même pour tous.

Conclusion

J'espère fortement que cette Congrégation aidera la Compagnie et le nouveau Général à voir avec clarté dans quelles voies nous devons marcher et comment nous devons le faire. La Compagnie n'a pas de doutes sur sa mission, celle qu'a formulée la 32^e Congrégation générale et qui a été réaffirmée par les suivantes : c'est quelque chose qui circule dans le sang même de nos gens. Nous pouvons affirmer que nous savons déjà ce que nous pouvons offrir à l'Église. Le grand défi de la Compagnie maintenant est de nous organiser pour être efficaces dans le cadre de cette mission. Ainsi donc, j'ajoute à ce que j'ai souligné comme thèmes centraux la profondeur intellectuelle : nous ne pouvons pas simplement copier des modèles, nous devons en créer. Pour créer, il faut comprendre. La création est un processus intellectuel très ardu. Comprendre ce qui se passe dans le monde d'aujourd'hui, dans l'Église de notre époque, pouvoir comprendre la foi... La profondeur intellectuelle peut nous donner les clés pour centrer notre action sur ce qui fait déjà consensus, puis pour trouver les moyens les plus efficaces de vivre notre mission.

Mon impression, c'est que la Compagnie est très vivante et que bien des choses sont en marche. Il faut centrer notre attention, nous devons fertiliser ce que nous avons, sachant que nous pouvons planter mais que nous ne savons pas comment cela va croître; cela, Dieu seul le sait. C'est Dieu qui travaille; notre rôle c'est d'aider, nous ne devons pas faire obstacle. Notre passion est fondée sur la certitude que l'accompagnement que nous offrons aux gens est fondé sur la garantie que Dieu est avec nous.

[Original en espagnol]